

Petite revue de philosophie

Manifeste d'un philosophe jovialiste

André Moreau

Volume 2, numéro 2, printemps 1981

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1105655ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1105655ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collège Édouard-Montpetit

ISSN

0709-4469 (imprimé)

2817-3295 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Moreau, A. (1981). Manifeste d'un philosophe jovialiste. *Petite revue de philosophie*, 2(2), 83–104. <https://doi.org/10.7202/1105655ar>

Manifeste d'un philosophe jovialiste

André Moreau

*Docteur en philosophie
de l'Université de Paris
Fondateur du Mouvement Jovialiste*

Je refuse les étiquettes traditionnelles

C'est toujours une source d'étonnement pour moi que d'entendre parler mes anciens collègues qui continuent d'enseigner la philosophie dans les universités ou de lire leurs réflexions sur l'esprit de la philosophie qu'ils consignent dans des revues ou de minces publications. Pour certains, la philosophie moderne se distingue en deux grands courants: le courant cartésien et le courant kantien. Pour d'autres, il faut définir cette époque de l'histoire comme avant Hegel et après Hegel ou avant Marx et après Marx. Quelques-uns s'acharnent à considérer la pensée du XXe siècle comme une psychologie semi-réaliste incapable de considérations métaphysiques authentiques. Mais de façon générale, presque à l'unanimité, les philosophes dignes de ce nom s'entendent pour encenser les Anciens et leur reconnaître une pro-

fondeur qu'on ne peut plus atteindre aujourd'hui. C'est un peu comme si nous en étions à commenter éternellement Platon, Aristote, Plotin, Augustin, Thomas d'Aquin ou Descartes sans rien imaginer de nouveau ou créer de plus profond. On comprend que je ne sois pas d'accord avec de semblables assertions. La place qu'on accorde au passé est démesurée par rapport à l'importance de la pensée philosophique actuelle. J'entends des intellectuels s'interroger avec le plus grand sérieux du monde sur les possibilités d'existence de la philosophie québécoise. Mais ne savent-ils donc pas que j'existe, que j'ai publié une oeuvre considérable, que je développe une vision du monde très personnelle et qu'on m'interdit l'accès aux universités parce qu'on ne saurait tolérer dans un contexte traditionaliste qu'un auteur enseigne sa pensée propre? Attend-on que je sois mort avant de reconnaître que je fais école et que j'apporte quelque chose de nouveau dans l'histoire de la pensée? Il est heureux que je puisse me tirer d'affaire avec le sourire sans céder à l'amertume. En fait, cela ne me serait pas possible si je n'étais intimement persuadé que ma pensée est un ensemble doctrinal qui fera époque. Le Jovialisme est nécessaire à l'esprit moderne. Vouloir le confondre avec l'ancien épicurisme ou voir en lui une restructuration de la philosophie de Fourier est puéril. Je pense par moi-même des choses que je veux propres à ma vie et à l'existence de mes semblables. Je ne reconnais aucune autorité au-dessus de moi, sans quoi comment pourrais-je vraiment penser librement? Certes, je reconnais qu'un homme puisse être inspiré, se sentir en affinité comme je le suis avec Berkeley, Vico et Nietzsche, mais cela ne justifie pas qu'il s'accroche au passé dans l'espoir de le ressusciter comme Martial Guérault a pu le

faire avec Descartes. Plutôt que d'être un petit Descartes, je préfère être un grand Moreau.

Je crois à la clarté qui touche les gens

Je n'ai pas tellement le goût d'écrire des traités, — bien que je prépare un assez vaste ouvrage sur l'immanence de l'Absolu dans le relatif — car je ne voudrais jamais que les étudiants de l'avenir me trouvent aussi aride qu'Aristote, Jean Duns Scot ou Heidegger. Même Sartre qui a su s'exprimer si simplement dans ses essais et ses pièces de théâtre s'est égaré dans sa *Critique de la raison dialectique* au point de nous faire regretter d'aimer la philosophie à cause de son caractère indigeste et inintelligible. Je sais qu'on ne peut pas toujours échapper à cette tentation. On a le goût de prouver aux lecteurs qu'on peut être aussi obscur et incompréhensible que Hegel, ce qui nous vaut une certaine vogue, car les gens n'aiment rien tant que ce qui les dépasse. Et pourtant, ils finissent par exécrer ceux qui les tourmentent de la sorte, car sans vraiment les oublier, ils se contentent de les laisser pourrir sur les rayons des bibliothèques. Ce n'est pas dans cette voie que je veux m'engager. En acceptant de parler aux gens à la télévision, à la radio, dans des salles publiques ou dans des réunions privées qui se tiennent en dehors des milieux d'enseignement officiels dont je suis banni par quelque secret ostracisme, je suis obligé, en tant que philosophe authentique, de rester moi-même profondément philosophe, tout en relevant le défi de me faire comprendre clairement ou tout au moins de communiquer à ce public non formé le goût d'entreprendre une réflexion personnelle. C'est là une expérience à nulle autre comparable. Il n'est pas facile de se maintenir à un niveau élevé de conscience sans

les objections lucides des jeunes intellectuels de l'université qui obligent leur professeur à se dépasser chaque fois qu'il paraît devant eux. Mais, j'y parviens en me ressourçant, en me renouvelant, en me maintenant dans un état de colère créateur face à l'exclusion dont je suis l'objet. Et puis, il y a aussi tous ces Jovialistes convaincus qui me soutiennent de leur appui inconditionnel. Les professeurs ignorent ce que cela représente de faire école, de sentir un noyau se former autour d'eux année après année, non selon les normes académiques, mais selon les qualités du coeur. Je crois à la clarté qui touche les gens. Je crois à cet émoi philosophique qui leur communique l'éveil. Je suis un des rares philosophes qui font faire de la gymnastique physique et mentale à leurs adeptes pour ouvrir leurs facultés supérieures de compréhension. La pensée isolée devient sèche. Elle se détourne de la vie. «Quand la philosophie peint gris sur gris, note Hegel, une forme de la vie a vieilli et elle ne se laisse pas rajeunir.»

La pensée libre, totale et créatrice

Examinons à la lumière de ces quelques réflexions comment je pourrais définir ma position par rapport à l'ensemble de la philosophie. D'abord, ce que je fais n'est à mettre au compte d'aucun naturalisme comme d'aucun surnaturalisme. Je ne me cantonne pas dans un genre qui s'exclut des autres genres. Je ne me laisse pas isoler dans une attitude pour satisfaire aux définitions des autres systèmes. Je parle de l'être total et j'essaie de faire vivre dans mes écrits, ma parole et ma pensée une science exhaustive et admirable qui se veut récapitulatrice de toutes les attitudes sans cesser d'être unique. Cela m'amène parfois à sortir de la rectitude

rationaliste de la pensée philosophique classique qui fonctionne selon certains principes démontrés. Par exemple, il y a certains aspects de mon épistémologie (anti-critique, adialectique, immatérialiste et situationnelle) qui m'apparenteraient davantage à l'esprit scientifique qu'à l'esprit philosophique. Par contre, certaines de mes réflexions métaphysiques à caractère irrationaliste, eschatologique et mystique m'apparenteraient davantage aux doctrines initiatiques comme celles de Gurdjieff, Castaneda ou Aurobindo. En vérité, c'est que je ne vois qu'un seul et unique champ de prospection et d'invention là où l'ensemble des penseurs philosophiques en voient plusieurs. Il est ridicule de diversifier les démarches au point d'en arriver à l'incommunicabilité qui existe actuellement entre l'épistémologie logicienne et la métaphysique. Je pense de façon globale et non spécialisée, ce qui ne m'empêche pas de me livrer à des analyses fines à l'intérieur d'un tout puissamment structuré. J'ai horreur de la thèse thomiste des degrés du savoir. Je ne pense pas que la politique, la religion ou la règle juridique doivent contrôler la pensée. La pensée par définition est libre. Ou bien elle s'ajuste au réel ou bien elle ajuste le réel à ce qu'elle est. Elle ne doit tolérer aucune ingérence dans son développement. Elle ne peut se satisfaire de rien non plus. Elle rêve de tout comprendre et de tout expliquer. Si elle brode indéfiniment sur les prototypes anciens offerts à la réflexion, elle n'a aucune chance de se renouveler. Il faut qu'elle soit créatrice. Elle ne l'est jamais quand elle sombre dans l'académisme. Dès le moment où Wolf se met en frais de mettre la métaphysique de Leibniz à la portée de tous, il dilue son génie dans la platitude des schèmes scolaires. Combien de grandes philosophies se sont-elles trouvées ainsi

réduites à un galimatias ennuyeux par les bons soins de nos thomistes cléricaux et benoits du Québec? Je me rappelle du sort subi par Blondel et Bergson aux mains de ces iconoclastes dévots.

La religion, une expérience à intégrer et non une loi à subir

En tant que philosophe, j'ai été amené à m'intéresser à diverses religions comme le Christianisme, l'Islam, l'Hindouisme. Jamais je n'ai voulu adopter le point de vue de l'observateur extérieur. Je me suis plongé en chacune d'elles, cherchant par l'expérience à comprendre leur démarche. Ainsi, j'ai beaucoup appris à leur contact. Mais, chaque fois que je me suis heurté à leur structure institutionnelle, à cette espèce d'intransigeance sectaire qui vise à protéger le dépôt de la foi et à soumettre à une tutelle toute pensée qui prend ses distances par rapport à cette hystérie contrôlée, j'ai éprouvé la plus cuisante désillusion qui soit. Et c'est sans doute face à l'attitude de la religion catholique romaine à l'égard de toute pensée qui n'admet pas ses «saints» dogmes que j'ai ressenti le plus de répugnance. Il ne me semble pas que l'attitude religieuse ainsi définie soit créatrice: elle est conservatrice, moralisatrice, autoritariste. En se situant au-delà de la pensée, elle oblige l'homme à se définir en fonction de ce qui le dépasse et n'admet pas comme évident, faisant de lui un être fragile face au mystère, encore que protégé par son allégeance impuissante à un appareil qui le contrôle jusque dans la mort, ou bien devant son incrédulité, elle le stérilise, le repousse dans le domaine de la raison naturelle privée des secours de la foi, donc appauvrie, misérable et bâtarde. Tout cela c'est de la bouillie pour les chats. Quand on pense de

façon ouverte, on ne s'encombre pas de dogmes, de préjugés, de menaces et d'interdits. On ne va surtout pas se soumettre à quelque régulation occulte faisant office de police de la pensée et se donner le mal, une fois qu'on en est devenu l'esclave, de jeter sur elle un voile pudique en l'interprétant comme une conscience morale ou un libre-arbitre incolore. On se penche sur soi-même. On regarde. On pense, on réfléchit, on considère et on crée sans s'accrocher à quelque loi qui oblige. On aime penser et on n'accepte pas la tutelle d'une croyance qui ne vient pas de notre for intérieur. Ce que j'écris dans mes livres ou exprime dans mes causeries, c'est cet appel à la liberté et au bonheur qui se veut total, tantôt rationnel et logique, tantôt irrationnel et alogique, mais toujours soucieux de s'accroître de toutes les autres dimensions du savoir au lieu de chercher à les exclure. J'ai autant d'affinité avec Jésus qu'avec Socrate, avec Descartes qu'avec Aleister Crowley, avec Marx qu'avec Gurdjieff. Je n'arrive pas à me limiter à une perspective étroite. Chacune de mes pensées en appelle d'autres. Malgré moi, en suivant l'appel du dedans, je m'ouvre à la totalité qui m'inspire une attitude totale. A mon avis, c'est en cela que consiste le nouvel esprit philosophique. Il refuse de n'être que philosophique dans le sens étroit que lui donnent les professeurs.

Partialité et obscurité des philosophes

Trouvez-vous ça normal que les philosophes n'aient presque jamais parlé de la sexualité, du jeu, de la fête, de la folie, du rire, des femmes, de l'argent, du sport, de la drogue? Ils ont toujours considéré ces sujets comme indignes d'eux. C'est juste s'ils ont consenti à parler de politique — et dans quel jargon! — ou même à en faire, et

là, croyez-moi, ils se sont trompés magistralement, parce qu'ils sont naïfs comme des enfants qui viennent de naître en cette matière. Je crois qu'on m'a définitivement exclu de la sphère d'influence des universités le jour où j'ai commencé à faire de la télévision, de la radio, de l'animation populaire, des conférences publiques. On m'a même chassé des cégeps pour avoir tenté de parler du Marquis de Sade aux étudiants en 1968. Imaginez! Un penseur qui se commet avec le peuple! Et puis, j'étais jeune, souriant, vif, intelligible. Bref, j'avais tout contre moi. Si j'avais été une vieille barbe comme ces penseurs érudits qu'on invite à certaines émissions de Radio-Canada et qui nous endorment profondément après quelques minutes de vaticinations creuses, j'aurais sans doute eu plus de crédibilité. Mais, je me faisais comprendre de façon alerte et je blaguais sur le sens de la vie. Il n'en fallait pas plus pour qu'on me juge superficiel et léger. Je crois que mon plus grand défaut était d'être clair. Ce point me tracasse. Pourquoi les philosophes n'ont-ils presque jamais parlé clairement? Pourquoi s'adressent-ils les uns aux autres au lieu de s'adresser à ceux qui pourraient tirer profit de leurs réflexions? La majorité des gens qui n'ont pas une formation intellectuelle sont capables de comprendre les questions métaphysiques, mais on préfère les abreuver de quizz télévisés et de ragots populaires. Je crois sincèrement que la majorité des philosophes — attention: je n'ai pas dit tous! — qui sont soit dit en passant des individus de sexe masculin — sont des impuissants incapables de se sentir en sécurité devant une femme, des inquiets toujours en train de s'interroger inutilement sur eux-mêmes, et surtout, des handicapés inaptes à communiquer totalement avec leurs semblables. Ce sont ces gens qu'on

charge d'enseigner à nos jeunes les lois de la pensée. Ils ne savent pas discuter si on leur demande d'abandonner leur jargon. Ils sont démunis face au réel parce que l'usage incorrect de la pensée les a rendus gauches et bizarres. Ils suppléent à leur absence de confiance en eux-mêmes et en la vie par des théories qui les sécurisent et les consolent. Au fond, ce sont des faibles qui, ayant renoncé à vivre intégralement, cherchent refuge dans des chapelles, des salles de cours où ils sont tout-puissants ou dans des tête-à-tête familiers avec des élèves écrasés par leur ton professoral. Je n'appartiens pas à cette race. Je crois encore assez à la philosophie pour éviter de la caricaturer en adoptant un esprit de troupeau en somme fort peu propice au déploiement de la pensée.

Une attitude dictée par le souci d'être soi-même

Je ne suis pas au service de la politique que je considère comme un moyen d'abuser des consciences en faisant croire aux citoyens qu'ils participent à l'administration de l'état alors même qu'ils sont privés de leurs droits et exploités, ni au service de la religion qui se conduit trop souvent comme une sorte de mafia spirituelle tentant de faire de la frustration le tremplin de l'accomplissement de soi, ni au service de l'entreprise qui régent les universités pour que celles-ci orientent les étudiants vers des débouchés prédéterminés au mépris de leurs qualifications réelles, ni en fait au service d'aucune secte, école, institution propre à dénaturer la vie telle que je la conçois. N'étant pas un enseignant-fonctionnaire obligé de suivre un programme, n'étant pas un salarié de l'état vulnérable face aux manipula-

tions dont il peut être l'objet, je peux mieux orienter ma philosophie dans la direction qui me plaît, enseigner ma pensée, parler de ma personne, adopter un langage conforme à mes aspirations. Ce dernier point contribue passablement à me distinguer des autres philosophes. Mon verbe inhabituel, chaud, coloré, provoquant bouscule le rythme du discours classique, d'autant plus que je prétends développer mon propre système. le Jovialisme. Ça, c'est intolérable! Allez donc! Si ce que vous faites n'est pas du structuralisme, de la phénoménologie, du néo-kantisme, de l'analyse logique ou de la métaphysique post-soixante-huitarde (allusion subtile à mai 68 en France), alors c'est une sorte de galimatias inacceptable même si c'est une tentative authentique de pensée personnelle. Que voulez-vous, je n'appartiens pas à un courant absolu qui me dicte ma pensée. Certes, je reconnais avoir subi des influences, avoir été marqué par des livres m'êtré senti en opposition à certaines pensées comme celle d'Aristote, mais cela ne fait pas de moi un scolastique comme le sont presque tous les Marxistes contemporains. Même si des hommes comme Épictète, Plotin, Pic, Berkeley, Vico, Hegel m'ont impressionné, il est normal que je les dépasse ou que je les complète, que je les critique ou que j'en fasse mes lointains précurseurs. Pourquoi devrais-je me faire tout petit devant eux? J'enseigne aux gens à être fiers d'eux, à penser par eux-mêmes, à créer leur propre système de valeurs. Je ne vais tout de même pas me subordonner aux impératifs de la tradition. Je remercie mes ancêtres, mais ça s'arrête là. Je n'aime pas me sentir esclave du sombre devoir de la reconnaissance. Quand le Pape ou le Chef du Parti Communiste font une déclaration, pour moi c'est une déclaration assez semblable à celle de

n'importe quel autre homme. Si on leur emboite le pas parce qu'on craint pour son salut ou son avenir politique, je trouve ça idiot. C'est très différent de l'attitude que je note autour de moi: certaines personnes adoptent mes pensées parce qu'elles m'aiment, parfois parce qu'elles n'en ont pas trouvé de meilleures. Là, j'accepte! Mes pensées deviennent alors leurs pensées et elles suivent un autre cours. Je ne les ai pas obligées à me croire; je ne les ai pas menacées de quelque fléau pour me faire obéir. Je leur répète constamment: ne croyez pas en moi, croyez en vous! Ce n'est pas la religion qui encouragera une telle liberté. Imaginez ce qui se passerait si elle se mettait à dire aux Chrétiens: oubliez Jésus-Christ, faites mieux que lui, prenez-vous pour des dieux, la divinité est à votre portée, cessez de prier et commencez à bénir! Ce serait un beau charivari. Il ne faut surtout pas leur dire cela. Et puis, ça risquerait d'influencer les philosophes «à l'écoute du monde». Du jour au lendemain, peut-être décideraient-ils d'élaborer leur propre système, peut-être se mettraient-ils à parler d'eux-mêmes au lieu de se recouvrir du manteau pudique des citations. Le Christianisme dont toute la philosophie est imprégnée jusqu'à l'os n'est pas une pensée universelle parce qu'il ne permet pas aux autres d'avoir raison contre elle. Le Jovialisme est très différent. Il dit: même si tu es un anti-jovialiste, sois toi-même! Je ne me sens pas attaqué quand quelqu'un ne pense pas comme moi.. Au contraire, je cherche à m'en faire un ami pour qu'on puisse discuter. Certains Jovialistes croient à la réincarnation; personnellement, je n'y crois pas. J'ai une vision du destin cosmique de l'homme profondément différente. Mais, comme je persiste à croire que tout homme devient ce qu'il pense, je prête à chaque être la capacité de

pouvoir se lier ou se délier face à la mort et face à la vie. Il est temps qu'on renonce à la ruineuse idée de tolérance — dites donc à un homosexuel ou à un voisin que vous le tolérez et essayez de vous imaginer s'il va penser que vous avez l'esprit ouvert en lui parlant ainsi? — au profit d'une compréhension sans réserves morales des choses, des événements et des gens.

Développer une éthique de l'excès

Je refuse la médiocrité dorée des salons, la nullité satisfaite et la banalité magistrale qui sont trop souvent le fait des enseignants de la philosophie, la petitesse intellectuelle qui fait qu'on s'accroche à des vérités si étroites qu'on leur préférerait plutôt des erreurs de poids. En tant que penseur libre, organisé, indépendant, constituant par lui-même un pouvoir, j'ai une certaine idée de l'opinion que ceux qui font partie de l'establishment philosophique ont de moi. On me dit marginal. En fait, je n'ai de marginal que le nom. Je me connais bien. Je crée, je publie, j'enseigne aux foules, j'anime régulièrement des émissions télévisées, je fais des marathons philosophiques nocturnes à la radio, je sais que je prends de la place, que j'occupe l'avant de la scène. Je dérange, dit-on! Eh bien! le dérangement que je provoque ira en s'accroissant, j'en ai bien peur! Je vais semer la zizanie parmi les rangs des bien-pensants. J'irai porter le germe de révolte jusqu'au coeur des universités, sans en être, bien entendu. Je ne me sens pas marginal, moi! Je n'attends pas après un salaire pour décider de quel côté je serai. Je suis indépendant. Les marginaux sont ceux qui sont embrigadés dans une croisade sans issue. Ils ne sont pas dans le coup. Ils se tiennent tous, mais ils tombent ensemble. Imaginez la stabilité... vers le bas!

Récemment, on a voulu me décrire. Il est vaste et excessif, a-t-on dit! Bravo! M'imaginez-vous autrement? Je suis contre toute prudence parce que je suis fort. Je crois que la modération est un gage de médiocrité. Il vaut mieux être hardi que prudent, écrit Machiavel, parce que la sagesse est femme. Je sens en moi cet élan de tout mon être, cette grande exigence de totalité, de puissance et d'imprévu. J'ai vu trop de penseurs inquiets, auto-critiques, rampants. Il nous faut des maîtres qui parlent haut, qui laissent s'exprimer le poids d'un savoir fatal et beau. Il faut être malade pour se contrôler, pour chercher à se protéger des coups de l'arbitraire, quand on sait que toute la pensée est fondée sur un risque chaleureux. Quand je fais mes conférences, je sens qu'on me comprend. Certains me comprennent à 10%, à 30%, à 70%; d'autres me comprennent intégralement. Mais, il ne suffit pas de comprendre. Qui est-on? Si vous êtes petit, microscopique, lilliputien, vous ne comprenez les choses qu'en tout petit. Non, la compréhension ne suffit pas; il faut être grand. C'est cela qui dépasse la philosophie. Elle veut voir clair et faire voir. Mais qui est là pour voir et qui fait voir? C'est l'être qui manque le plus, ce fonds prodigieux de force, de réalité et d'absolu. Nous passons notre temps à étudier l'être, mais nous n'avons pas d'être. On comprend que je déconseille la connaissance de soi aux beaux esprits. S'il fallait qu'ils s'aperçoivent tels qu'ils sont, ils feraient une dépression. A quoi sert-il donc de se connaître soi-même quand il n'y a rien à connaître? Il faut plutôt s'inventer en même temps qu'on invente sa propre possibilité de dépassement. Le véritable excès n'est pas une exagération commune, un superlativisme verbal ou le débalancement d'un équilibre; c'est une gageure confiante sur l'inconnu. Atten-

tion! N'allez pas confondre cette belle expérience avec le saut dans la foi dont on nous a si longtemps abreuvés. C'est à cause de cette foi anti-philosophique qu'on a fini par vouloir trouver un sens à tout ce qui existe. Mais, pourquoi ne pas tout simplement accepter l'inconnu en tant que tel sans lui trouver un sens afin qu'il nous renouvelle de façon radicale? Cela semble intolérable à la plupart des penseurs contemporains parce que ce qu'ils ressentent au plus profond d'eux-mêmes à travers leur quête du sens c'est cette insécurité qui ne peut venir que d'un manque d'être. Or, sans être, l'excès qui sauve est impossible, il n'y a pas cette folle audace si nécessaire au maintien du sentiment de l'aventure. Toute attitude de prudence est fondée sur la peur, la peur de se perdre, la peur de perdre son identité, la peur d'avoir à se révéler son néant. La vraie métaphysique doit cesser de se gargariser avec ses beaux concepts sur l'être de la connaissance ou la connaissance de l'être pour se consacrer au super-être que nous avons à devenir tout en sachant que cela nous ouvrira à tous les êtres.

Devenir vaste au lieu de fuir vers l'intérieur

La connaissance de soi est périlleuse, je l'ai dit. Elle ne convient pas à tous. Le contrôle de soi ne convient pas mieux, puisqu'il attise le feu qu'il prétend éteindre, au point que plusieurs après l'avoir expérimenté courent vers le dérèglement systématique afin d'en atténuer les conséquences fâcheuses. Pourquoi alors ne pas s'ouvrir les yeux et reconnaître que seule l'intégration fondée dans l'harmonie êtrique permet d'assumer la force des pulsions? Mais qu'est-ce que l'harmonie? demanderont les sceptiques. Est-ce une tentative de concorde entre des pulsions contraires? Non, c'est l'état de celui qui se

sentant être pleinement, consent à soi, s'ouvre à de vastes espaces, cesse de jouer à la vierge outragée et comprend le monde dans ses grandes manifestations comme dans ses petites contingences. L'harmonie ne peut naître que de la réconciliation avec soi. Cela demande de la générosité envers soi-même, beaucoup d'humour, le sens du paradoxe, car il n'y a rien de plus paradoxal qu'un être qui s'ouvre aux autres en se détournant d'eux. On ne peut atteindre à une telle compréhension de sa propre humanité qu'en cessant de fuir vers l'intérieur. Bâtir son être, ce n'est pas s'intérioriser; c'est se laisser être par en dedans, par en dehors, de tous les côtés. Ce que j'appelle le «Je suis» immanent n'est pas un acte introspectif, mais un défoncement du Moi vers ses sources à venir. Le Moi est naturellement étroit; il est irrémédiablement subjectif, mais quand il veut s'ouvrir il aspire à l'objectivité. C'est là un comportement naïf qui doit être confronté à lui-même au fur et à mesure où le Moi qui se veut conscient doit reconnaître qu'il se refuse tout en refusant d'aller à l'être, c'est-à-dire en refusant de se débloquer, de se sortir de sa contingence par la prétention absolue qui se chargera de l'ouvrir à l'infini qu'il porte en lui. Dès que l'être apparaît, il décompresse le Moi, il le rend vaste, beau, lumineux, opulent. Mais, comment se fait-il qu'il y a soudainement de l'être alors que l'instant d'avant il n'y en avait pas? Tout simplement parce que l'être se suscite, s'appelle, s'invente à partir de rien. Comment pouvez-vous devenir être si vous n'avez pas atteint le niveau zéro, si vous n'avez pas compris que vous n'avez rien accompli malgré toute cette dépense d'énergie qui a marqué votre vie et qu'il vous reste à devenir cause de vous-même? Cela, m'objecterez-vous, équivaut à se faire Dieu. Bien sûr! Vous ne vous atten-

diez tout de même pas que cette créativité audacieuse allait aboutir à un acte d'humilité? Il appartient à l'homme de se faire divin et il peut commencer à agir en ce sens le jour où il cesse d'attendre le Messie. Sans doute Sartre a-t-il pu dire que l'homme est une passion inutile. Mais tout ce qui est utile est secondaire. Il me semble évident que l'être est fondamentalement inutile. Il ne sert à rien, il se sert. Il ose, il comprend, il improvise. Il est, dans la nature, le signe de contradiction, l'élément imprévisible, ce qui met la loi en défaut. A supposer que Dieu ait créé les hommes — ce qui n'est nullement démontré! — eh bien! l'être échappe à sa puissance. Autant de dieux naîtront qu'il y aura d'aspirations à l'être! C'est cela qui est grand dans la métaphysique du «Je suis». Rien n'est possible tant que subsiste la peur d'être vaste. Nous sommes bien loin ici des préoccupations académiques et bureaucratiques de la philosophie.

Le défi de la pensée face au conservatisme social

Il me semble urgent que les philosophes apprennent à diriger au lieu de se borner à constater. De façon générale, le philosophe arrive toujours trop tard. Comme l'histoire de l'humanité se fait sans lui, il ne peut que constater les dégâts de la politique et étendre un linceul sur les espoirs détruits de ses concitoyens. Il pourrait en être autrement si le philosophe acceptait de considérer la philosophie comme un savoir-pouvoir susceptible d'orienter la marche des affaires humaines au lieu de voir en elle une réflexion désabusée et idéaliste. Pour en arriver à consolider cette opinion dans le psychisme des penseurs de notre époque, il faudrait discréditer la mémoire et réhabiliter l'imagination, tuer l'esprit linéaire

de l'histoire au profit du mouvement circulaire de la prospection créatrice. La philosophie n'est pas la connaissance rationnelle des causes mais une vision intégrale de l'homme et de l'univers orientée à l'organisation de la vie individuelle et sociale au nom de la pensée. Il faut que la philosophie devienne une Praxis de l'idée. On dit que la Praxis n'est rien d'autre que la pensée qui renonce à ses privilèges spéculatifs pour se consacrer à un travail. Eh bien! c'est au nom de l'idée réformatrice du monde que ce travail doit être entrepris. Dans cent ans, si nos prévisions sont exactes et elles le seront s'il n'y a pas de changement dans l'administration de la planète, notre terre sera encore plus polluée, les humains seront encore plus pauvres, les guerres encore plus nombreuses. Seule une solide direction créatrice de l'humanité saurait la sauver des cauchemars qu'elle se prépare. C'est pourquoi les philosophes doivent se sortir le nez de leurs fiches, de leurs bibliothèques, de leurs salles de cours pour apporter leurs idées à l'univers qui pâtit de leur incurie. Nous devons nous détourner de la tradition et élaborer des conceptions neuves. Quand on songe que la majeure partie des écoles philosophiques passent leur temps à parler du passé au lieu de se préoccuper du présent, quand on songe surtout qu'elles appliquent leur énergie souvent gigantesque à régler des problèmes fictifs au lieu de s'attaquer à l'état de mort qui menace la planète, on ne peut que s'insurger contre la folie des programmes académiques qui préparent si mal les jeunes penseurs à prendre la relève des politiciens incompetents, bavards et outrecuidants, et cela non pas dans le but d'en faire de nouveaux politiciens, non, mais plutôt afin de former une élite de créateurs capable de constituer des conseils de génies pour diriger ceux qui

exécuteront leurs ordres. Ils nous faut abandonner notre vieux modèle de démocratie dont la seule contrepartie est celui de la dictature et commencer à former les intelligences pures qui, vastement au-dessus des petites mesquineries du pouvoir factice de la politique, sauront orienter la vie de la planète vers un destin meilleur. Pour qu'un tel changement se produise, il va falloir que les philosophes sortent de leurs bureaux empuantis de fumée de cigarette et acceptent de parler au «vrai monde» au lieu de se complaire dans la masturbation intellectuelle en vase clos. J'envoie mes écrits et mes enregistrements aux ministres, aux consulats, aux universitaires des pays étrangers avec l'idée bien arrêtée de mobiliser tout ce petit monde d'anti-chambres et de cabinets pour qu'ils comprennent qu'ils sont vastement dépassés et que le seul remède à leur embarras actuel est de se tourner vers ceux qui ont des idées. Comme le mentionne de façon si opportune I. M. Bochenski, «voilà pourquoi ceux qui aiment savoir où mène la route font bien de prêter attention non aux politiciens mais aux philosophes: ce que les philosophes annoncent aujourd'hui sera la croyance de demain». Mais encore faut-il qu'ils annoncent quelque chose! Ce n'est pas en nous interrogeant sur les conditions de possibilité de la philosophie québécoise que nous allons marquer le pas, mais en nous ouvrant au monde par notre pensée industrielle pour y faire germer de nouvelles idées au lieu de nous contenter de récolter celles qui ont été semées au cours des siècles passés.

Une idée, un système, une oeuvre

Il est impossible d'accomplir quoi que ce soit en philosophie sans une grande idée, un système et une

oeuvre. J'aimerais examiner ici comment l'exigence impliquée par ces trois points peut être remplie. D'abord, savez-vous ce qu'est une grande idée? Ce n'est pas une théorie comme l'hylémorphisme, le parallélisme ou l'harmonie préétablie. Ce n'est pas une lubie mystique comme certaines illuminations sans lendemain d'Auguste Comte. C'est un état de réceptivité extraordinaire qui vous rend apte à tout entreprendre. Une grande idée, c'est ce qui vous meut lorsqu'après avoir longtemps attendu un motif de dépassement vous vous sentez soudainement projeté en avant non sans avoir le goût de vous retirer pour penser à votre grande idée. Alors commence une période d'incubation étrange, troublante, suggestive, qui vous met dans une sorte d'appréhension positive face à tout ce qui existe. Vous pensez à votre grande idée, vous l'aimez, vous la développez. Cela peut prendre deux ans, vingt ans, une vie. Elle constitue l'horizon absolu de votre vie. Elle vous stimule, vous pousse à exister plus intensément, vous oblige à oser, à créer, à inventer. Sans une grande idée de ce genre, comment pourriez-vous être un philosophe? Le pluralisme est l'expression d'une faiblesse de conception, d'une lacune dans l'élaboration de votre pensée. Tout être humain tend à l'unité et si sa réflexion est triste, inquiète ou dispersée, c'est qu'il ne se sent pas à l'aise dans sa peau et manque d'être réconcilié avec son être profond. Savez-vous ce qu'une seule idée peut apporter à votre vie? C'est le gage d'un miracle permanent, d'un bonheur sans cesse renouvelé, d'une élévation magnifique vers l'infini que vous portez en vous. Et que dire d'un système? Le système, écrit Condillac, est la forme inéluctable que prend tout savoir achevé. Cette formule fait peur aux philosophes parce qu'ils croient que le savoir achevé est immobile. Quelle

profonde erreur! Le savoir achevé est celui qui se suffit et abandonne tout esprit de recherche au profit de l'esprit de prospection de l'ici et maintenant. Il est en perpétuel mouvement. Il a sans cesse à se conquérir lui-même dans son achèvement. Le système constitue un moyen d'éliminer les trous dans la conscience de soi, la culture et l'information d'un individu. Tout en étant une disposition d'armature obéissant aux lois d'une supra-logique qui n'exclut pas une forme d'alogisme fondamental comme la mienne, il constitue une grille de références sans laquelle il risque d'être démuné face à l'inconnu. Bref, le système est l'organisation nerveuse intégrée de la philosophie. Sans cet apport architectonique, la pensée est insituable, désarçonnée et sans finalité propre. Elle végète, elle se cherche, elle hésite devant les terres interdites de la métaphysique. Une oeuvre pourrait l'aider à se constituer en système, mais souvent l'oeuvre a besoin pour naître de ce système, si bien qu'il faut que les deux surgissent au même moment en profitant de l'apport inspirateur de la grande idée initiale. Mais alors, qu'est-ce qu'une oeuvre? C'est le paradoxe extérieur d'une personnalité consciente qui sent le besoin de s'apparaître à elle-même à travers un travail pour devenir pleinement consciente de soi. C'est pourquoi tout être humain est dit fils de ses oeuvres. Il faut qu'il sorte de soi, qu'il s'abandonne à ce qui est autre, qu'il s'arrache à sa subjectivité pour pouvoir conquérir son être intérieur ni subjectif ni objectif. L'oeuvre est évaluatrice de ce qu'est l'homme qui la fait. On dirait qu'il ne peut se comprendre sans se perdre dans le monde. Alors, il rêve de se reprendre et, par l'introjection de l'acquis extérieur, il se découvre, s'apparaît, s'évalue. L'oeuvre n'est jamais aussi importante que l'homme, car c'est lui qui est la force

vive. Pourtant, il persiste à s'y consacrer, il veut se dépasser à travers elle. Les véritables résultats de ce travail sont invisibles. Ils n'en sont que plus fondamentalement insaisissables. On souhaiterait parfois que l'oeuvre soit l'homme. J'ai déjà dit que l'homme est le seul être dont la vie soit une oeuvre. Mais qu'y a-t-il de vrai dans tout cela en dehors de ce qu'un homme se dit à lui-même dans le secret de sa conscience? Il nous faudrait être plus vrais dans l'exercice de la pensée, comprendre que la réflexion se dépasse dans l'action et que ce qui est préconçu dans l'intimité de l'être est amené à trouver dans le monde une carrière inopinée. Peut-être faudrait-il être femme pour réaliser cela et saisir que le véritable travail d'harmonie sur soi est un travail d'enfantement! Sans doute y aura-t-il un jour des femmes qui redresseront la pensée malade de trop de masculinité et redonneront à la réflexion ses lettres de noblesse en un temps où l'inspiration manque si profondément à la philosophie. Je ne peux que souhaiter à la pensée mondiale une crise basée sur l'irruption opportune et massive des femmes dans la vie de l'esprit.

